

1. Aurore : la religion d'un fils

C'est à sa mère, figure tutélaire de son enfance, que Victor Hugo attribue son premier engagement idéologique, le « royalisme voltairien » de son jeune âge. Il est désormais avéré que Hugo ne reçut d'elle aucune éducation religieuse : ni baptême, ni catéchisme, ni communion. Comme le résume Géraud Venzac : jusque vers 1820, « on ne voit pas quelle réalité le mot de « catholique » pourrait désigner aussi bien dans l'expression de ses sentiments et de sa pensée que dans les actes de sa vie extérieure »¹. Hugo est le fruit de cette *indifférence en matière de religion* que fustige, en ce temps, Lamennais, dans un essai destiné à faire grand bruit.

Un catholicisme introuvable

De sa mère, Hugo hérite d'abord un royalisme teinté de libre pensée : le trône sans l'autel, et une répulsion forte à l'égard des monstruosité révolutionnaires. Hugo tient de sa mère une indéfectible indépendance d'esprit qui le mettra toujours en marge des idéologies dominantes. Le royalisme voltairien de Sophie Trébuchet, force est de dire qu'il détonne dans son environnement familial, puisque son père est monarchiste catholique et que ses sœurs, par dévotion sincère, sont devenues Ursulines. Son mariage avec Léopold Hugo, « le soldat de la Convention », le 15 novembre 1797, est purement civil. Comme le dit le *Victor Hugo Raconté par un témoin de sa vie* : « Il n'y eut pas de mariage religieux. Les églises étaient fermées dans ce moment, les prêtres enfuis ou cachés, les jeunes gens ne se donnèrent pas la peine d'en trouver un. La mariée tenait médiocrement à la bénédiction du curé, et le marié n'y tenait pas du tout » (I, 836). Autant dire que la spiritualité hugolienne sera exempte de ces souvenirs intimes des enfances religieuses qui font le climat et l'inflexion propres aux oeuvres d'un Chateaubriand ou d'un Lamartine. Le vocabulaire de la liturgie et des dogmes ne sera jamais, pour Hugo, une langue maternelle, ce qui l'obligera, dans un premier temps, à annexer une langue qui n'est pas la sienne – celle de Chateaubriand –, avant de se réinventer un langage propre, support d'une spiritualité qui conquerra son originalité après avoir décliné – avec un aplomb malhabile – des gammes qui n'étaient fondamentalement pas en harmonie avec sa musique intérieure.

¹ Géraud Venzac, *Les Origines religieuses de Hugo*, Paris, Bloud et Gay, 1955, p.83.

Hugo, dans l'exil, inventera de toutes pièces la légende d'une enfance façonnée, conditionnée, endoctrinée par l'éducation religieuse et ce qu'il nommera la « sombre domination cléricale »². Pourtant si l'on trouve, parmi ses éducateurs, deux ecclésiastiques, il faut vite s'empresse d'ajouter qu'il s'agit de prêtres en rupture de ban : le père Larivière, tout d'abord, ancien membre de l'Oratoire, le père Cordier, ensuite, défroqué comme son prédécesseur. Et quand, en 1811, Eugène et Victor Hugo sont confiés par leur mère, alors à Madrid, au *Seminario* de la rue Ortoleza, elle les déclare aussitôt protestants pour leur éviter de servir la messe, de se confesser, de communier ou encore de faire le signe de croix lors du *Benedicite*. « Elle voulait que ses fils eussent aussi leur religion, telle que la leur ferait la vie et la pensée » dit le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie* (I, 919). Par cette défiance farouche à l'égard des dogmes, le roman des origines s'écrit ainsi sous le signe d'une liberté qui en sera l'héritage le plus fécond et le plus durable. Echappant, par le décret maternel, à une ritualisation précoce de la foi, la spiritualité hugolienne se conçoit d'emblée comme autonome. Il restera quelque chose de cette indépendance première jusque dans le compagnonnage catholique des années 20 et sa pantomime outrancière.

La philosophie maternelle n'est pas pour autant synonyme d'athéisme. Fidèle en tous points à Voltaire, son rationalisme se décline, spirituellement parlant, sur le mode du déisme. Sainte-Beuve parlera, en 1831, du « philosophisme positif » de la première éducation de Hugo, ne distinguant « nul mysticisme » dans la « forte et chaste discipline » dispensée par sa mère. C'est ce déisme volontiers sarcastique, version incrédule et ironique de la foi en Dieu, qui sous-tend la double critique que le jeune Hugo adresse, dans ses premiers poèmes, et au catholicisme et à l'athéisme. On ne s'étonnera pas, dans ces conditions, de trouver dans les herbiers de l'enfance écrivaine, des satires de la dévote Bélise, de la bigote Clara ou de l'abbé Dardamiel « patelin caffard » « Qui, les yeux levés au ciel,/ D'un air hypocrite,/ Distille en secret son fiel », diatribes convenues, croquis usés, dans lesquels il faut voir moins une prise de position militante que l'expression d'une pensée mal libérée des poncifs et des stéréotypes dont on l'a nourrie. On remarquera cependant que la spiritualité hugolienne, y compris dans sa phase de militantisme catholique, sera toujours défiante à l'égard de l'Église et de ses représentants, autre marque indélébile du modelage maternel³.

² On peut voir dans cette affabulation rétrospective plus qu'une mystification anticléricale : Hugo, me semble-t-il est au-dessus de ces pusillanimités. La religion étant la grande affaire de sa vie et de son œuvre, l'absence de dimension religieuse de son enfance lui apparaît, *a posteriori*, comme un vide tel qu'il le comble en inventant la fiction d'une éducation cléricale.

³ Victor Hugo témoigne de cet anticléricalisme maternel : « Ma mère, royaliste, n'aimait pas les prêtres : cette forte et austère femme n'entraît jamais dans une église ; non à cause de l'église, mais à cause des prêtres. Elle croyait en Dieu et à l'âme ; rien de moins, rien de plus. Je ne crois pas l'avoir entendue plus de deux ou trois fois

Déisme Sturm und Drang

Plus originale, et sans doute plus intime, est la critique de l'athéisme, à laquelle se livre, bien avant l'engagement catholique, le jeune Hugo. Une épigramme de mars 1817 raille le « Philosophe blême,/Aux crins dressés, à l'œil en feu,/Qui, nous déroulant maint problème,/Contre le tout puissant veut lancer l'Anathème » (I, 158). Si c'est en déiste voltairien que Hugo fustige ainsi la prétention du « Philosophe insensé » révélant son « absurde système » à travers son « stupide blasphème » (I, 159), la critique de l'athéisme ne fera que s'affermir lors du passage au catholicisme. Dans la quinzième livraison du *Conservateur littéraire*, en juin 1820, l'article consacré à *Lalla Rouckh ou la princesse mogole* de Thomas Moore redira avec vigueur l'inanité de toute pensée athée, en se plaçant alors sur un plan moins théologique qu'esthétique : « La doctrine de l'athée, si elle ne peut tuer l'âme immortelle, tue du moins l'imagination » (I, 656). Par delà les fluctuations de la spiritualité hugolienne, l'indéfectibilité de sa foi en un Dieu, créateur de l'univers, la rend étrangère à toute forme d'athéisme.

Au cœur de cette première spiritualité, on trouve la croyance en un Père tout puissant, qui en constitue comme le noyau dur, incandescent. Loin de s'exprimer sous la forme d'une certitude réconfortante, elle se dit en lettres chaotiques dans des poèmes aux titres significatifs datés de 1816 : « Dernier jour du monde » (I, 38), « Le Déluge » (I, 51). C'est le Dieu vengeur, « foulant à ses pieds les vents et les orages » (I, 38), menaçant les hommes avilis par le mal de les engloutir dans l'abîme. Le poète de quatorze ans se fait déjà visionnaire, peignant « les montagnes fumantes » qui « vomissent en tous lieux des flammes dévorantes ». En s'adornant immédiatement d'images violentes, le bréviaire hugolien donne le ton de ce qu'il sera tout au long de sa vie. Car chez Hugo, le déluge précède la bonne nouvelle comme l'apocalypse sera l'ombre inséparable de l'évangile. On mesure ce que ce Dieu vengeur doit aux tourments du temps historique. Si « De l'horrible Néant tout devient la conquête » (I, 39), c'est parce que Hugo, comme nombre d'hommes de sa génération, a le sentiment d'être né sur le charnier encore fumant de la Révolution et de son avatar impérial. L'image du Dieu destructeur revêt dans ce contexte une dimension non seulement allégorique mais encore cathartique : contre tant de violences historiquement déchaînées, l'imagination adolescente a besoin de rêver à une réponse divine, sorte de contre-feu expiatoire qui, tout imaginaire qu'elle est, n'en est pas moins nécessaire pour reprendre tant soit peu espoir au

dans sa vie prononcer ce mot : les prêtres. Elle les évitait. Elle ne parlait jamais d'eux. Elle avait pour eux une sorte de sévérité muette », cité par Henri Guillemin, *La Vie intellectuelle*, août-septembre 1950, p.170.

seuil d'une vie qui a conscience de commencer dans une atmosphère de fin du monde. Et si le premier poème est bien le récit d'une apocalypse, le deuxième est celui d'un déluge - le châtement pour les crimes infligés à elle-même par une humanité devenue folle cède la place, après le pardon de Dieu, à une possible régénération : « Juste fils de Lamech, ton repentir sincère/ A désarmé mon bras, a fléchi ma colère » (I, 59).

Pour deux raisons majeures, la foi du jeune Hugo ne peut se décliner sur le mode de la quiétude. D'une part son assise est pour le moment précaire, puisqu'elle ne repose que sur la croyance en un Dieu créateur et vengeur, dont le rapport à l'homme se réduit à la coercition. D'autre part elle porte la marque, pour longtemps visible, du traumatisme historique qui vient d'ébranler la société française et, par-delà, la civilisation occidentale. Il n'est pas étonnant, dans cette perspective, que les premiers écrits de Hugo, avarés en références bibliques ou religieuses, laissent entrevoir un Dieu impitoyable et tonitruant, ne distillant son pardon qu'à travers le déluge. C'est un Dieu *Sturm und Drang* qui requiert le jeune Hugo, d'ores et déjà en phase, sur le plan de la sensibilité, avec le romantisme naissant.